

P. CYRILLE ARGENTI

L'EUCCHARISTIE

2. La structure de la liturgie eucharistique

Ces textes sont adaptés des émissions radiophoniques du Père Cyrille Argenti, diffusées sur Radio-Dialogue, radio œcuménique marseillaise dont il fut l'un des fondateurs.

Livret n° 15

Copyright : Radio-Dialogue 2008

LA STRUCTURE DE LA LITURGIE EUCCHARISTIQUE

Le lien entre l’Ancienne Alliance et la Nouvelle va nous permettre de mieux comprendre la structure de la liturgie. Nous découvrons en effet un schéma similaire dans la forme de prière des bénédictions juives et dans celle des eucharisties des anciennes liturgies chrétiennes. À Rome, à Alexandrie et en Syrie, on emploie une forme qui existait déjà chez les Juifs et dont se servaient les apôtres.

Essayons de dégager, à partir des paroles mêmes du Christ, la forme de la liturgie. Je laisse de côté ce que l’on appelle couramment la liturgie de la Parole (la lecture de l’Épître et de l’Évangile) que nous retrouvons dans toutes les Églises, à toutes les époques jusqu’à nos jours.

Dans les trois Évangiles synoptiques, Marc, Mathieu et Luc – puisque saint Jean ne nous décrit pas directement l’institution – il nous est dit que Jésus prit du pain dans ses mains saintes : Il prit, Il remercia, Il rompit et Il donna, voilà les quatre gestes qu’Il effectue. Si l’on considère ensuite le récit de l’apparition de Jésus aux disciples d’Emmaüs, on retrouve ces quatre gestes. C’est au moment de donner le pain que les disciples reconnaissent le Ressuscité, aux gestes eucharistiques qu’Il a effectués¹.

Il est normal que les apôtres conservent ce schéma en quatre points, qui est non seulement institué par le Christ le soir du Jeudi saint, mais a servi à manifester sa Résurrection, le jour de Pâques. Il prit : ce sera l’offertoire ; Il remercia : ce sera ce qu’on appelle couramment la prière eucharistique ; Il rompit : ce sera la fraction, et Il donna : ce sera la communion. Ces quatre actions constituent donc les quatre parties de la célébration eucharistique, depuis l’époque apostolique jusqu’à nos jours. Aujourd’hui encore, toute liturgie eucharistique les inclut.

Pour les orthodoxes, c’est le peuple tout entier qui célèbre l’offrande eucharistique, mais au cours de cette célébration chacun a une fonction distincte ainsi que nous allons le voir.

1. L’offertoire

L’offrande liturgique, correspondant au geste « Il prit », se situe dans le prolongement de toutes les offrandes de l’Ancienne Alliance. Au lieu d’offrir à Dieu des pigeons, des taureaux ou des agneaux, des offrandes sanglantes, nous offrons le pain et le vin qui représentent le corps et le sang du Christ, selon le choix du Christ lui-même. Cette offrande est capitale, parce que, par elle, l’homme retrouve sa vocation d’être le prêtre de la création. Il est le seul qui puisse remercier Dieu pour toute la création, qui puisse offrir à Dieu les fruits de toute la création, le pain et le vin. Les prêtres sont ceux qui sont chargés de recevoir les offrandes du peuple pour les offrir à Dieu.

L'offrande se fait en trois étapes : celle des fidèles, des diacres, puis de l'évêque.

L'offrande des fidèles

Dans la liturgie, nous observons un double mouvement, ascendant et descendant, que nous retrouverons par la suite. Le mouvement ascendant : les fidèles apportent les offrandes, le pain et le vin. Sur un plan pratique, ils continuent en général dans les églises orthodoxes, à apporter le pain et le vin ainsi que des petits morceaux de papier sur lesquels ils écrivent les prénoms des personnes mortes et vivantes pour lesquelles ils désirent que l'on prie (ces papiers s'appellent les dyptiques car ils comportent deux pages : pour les vivants et pour les morts). En offrant le pain et le vin, fruits de toute la création, ils s'offrent eux-mêmes ainsi que leurs proches.

Dans la liturgie actuelle de saint Jean Chrysostome, on met sur la patène un morceau central de pain, prélevé sur l'un des pains qui ont été apportés, qu'on appelle « l'Agneau », qui deviendra le corps du Christ. Sur un autre pain d'offrande, on prélève une autre fraction, que l'on pose à la droite de l'Agneau et qui représente la Mère de Dieu, la Vierge. À la gauche de l'Agneau, on pose des fractions prélevées sur un autre pain, qui représentent les anges, les prophètes, les apôtres, les docteurs de l'Église, les ascètes, les martyrs, les saints guérisseurs, les parents de la Mère de Dieu et le saint du jour ainsi que le saint qui a composé la liturgie. Ensuite, à partir d'un quatrième pain, on met aux pieds de l'Agneau des miettes représentant tous les vivants dont les prénoms sont inscrits sur les petits papiers que les fidèles ont apportés. D'un cinquième pain (les cinq pains de la multiplication opérée par le Christ), on prélève les miettes pour les défunts dont les noms sont également portés sur les petits papiers. On a donc toute l'Église représentée sur la patène : le Christ, sa Mère, ses anges, ses saints, les vivants et les défunts. Cela, c'est l'offrande des fidèles².

Après avoir versé dans le calice le vin apporté par les fidèles, le prêtre y ajoute un peu d'eau. D'où vient la coutume de mettre de l'eau dans le vin ? On peut mentionner trois faits. D'une part dans les récits de l'institution, dans le texte grec, le verbe employé au participe est *kérasas*, c'est-à-dire le Christ prenant du vin coupé d'eau. Déjà en instituant le sacrement, le Christ a mélangé de l'eau avec du vin.

Deuxième point : vous vous souvenez que dans l'Évangile de saint Jean, lorsque le soldat perça le côté du Christ, il en sortit du sang et de l'eau, allusion sans doute au mystère eucharistique et au baptême. On entend souvent dire dans des commentaires plus modernes que l'eau représente la participation humaine et le vin la participation divine. C'est peut-être une interprétation un peu trop psychologique. Il est toujours un peu dangereux de pousser trop loin le symbolisme. L'essentiel est que, du côté du Christ – saint Jean le souligne avec insistance – il est sorti du sang et de l'eau « et celui qui a vu en témoigne et nous savons que son témoignage est vrai. »³ Voyez comme saint Jean insiste sur le fait. C'est pourquoi le prêtre orthodoxe, en préparant les saints dons, lorsqu'il a posé

l'Agneau sur la patène, prend un couteau en forme de lance et perce l'Agneau en disant : « Et l'un des soldats perça son côté et il en sortit du sang » – il verse le vin dans le calice – « et de l'eau » – il ajoute l'eau dans le calice.

Qu'a voulu souligner Jésus lorsqu'est sorti de son côté du sang et de l'eau ? Pour que saint Jean insiste tellement sur cela et qu'il en soit si surpris, il ne s'agit pas simplement, comme pourraient le prétendre certains médecins, d'une certaine sérosité qui coulerait avec le sang, mais d'un véritable jaillissement de sang et d'eau. Il y a eu là un phénomène extraordinaire, qui a attiré l'attention de Jean au pied de la Croix. C'est vraiment la source d'eau vive, la source du Saint Esprit jaillissant du côté du Christ, comme l'eau du rocher lorsque Moïse frappa et que l'eau jaillit de la pierre : la pierre, c'est le Christ, la pierre angulaire⁴. L'eau, c'est le Saint Esprit jaillissant du côté du Christ pour laver l'humanité entière dans les eaux du baptême. Le sang est celui de la Nouvelle Alliance, par laquelle nous allons être unis et réconciliés avec Dieu, en Christ.

Le pain et le vin représentent non seulement l'offrande que les fidèles font d'eux-mêmes, mais celle de toute la création. L'homme est le prêtre de l'univers. En apportant le pain et le vin – plaçons-nous dans la mentalité d'une civilisation agricole où le pain et le vin représentent tout le travail de l'année du paysan, il apporte tout le produit de la terre. « Toute la création gémit après sa rédemption »⁵ dit l'Épître aux Romains. L'homme ayant entraîné la création dans sa chute, le nouvel homme devra ramener la création vers son Créateur. Il faudra donc que toute la création soit offerte avec l'homme à Dieu. C'est l'offrande des fidèles, qui remonte aux premiers siècles, déjà mentionnée par saint Justin au II^e siècle.

L'offrande des diacres

La seconde offrande, que l'on peut appeler celle des diacres, se place à l'offertoire proprement dit, au moment de la grande entrée. Les diacres apportent en procession cette offrande de la patène et du calice dans lequel on a versé le vin fourni par les fidèles, mélangé avec un peu d'eau. Dans une liturgie épiscopale, cette offrande est apportée à l'évêque, qui se tient debout devant l'autel, au milieu des portes saintes, et qui prend le calice et la patène, imitant le geste du Christ qui prit le pain et le vin. Il pose ensuite l'offrande sur l'autel. Les prêtres ou les diacres accompagnent la procession des paroles du bon larron : « Souviens-Toi de nous tous, Seigneur, quand Tu entreras dans ton Royaume. »⁶

Le célébrant, avec le pain et le vin, représente à ce moment le corps et le sang du Christ passant à travers les fidèles pour monter vers le sanctuaire. Le même mouvement est signifié avant la lecture de l'Évangile, lors de ce que nous appelons la petite entrée, où la Parole suit le même parcours que le pain et le vin. Que l'on prenne le Christ comme parole ou comme pain, Il va toujours passer à travers son peuple pour le conduire vers le Royaume. Lorsque l'on assiste à une liturgie, on a envie de s'engouffrer derrière le célébrant pour monter dans le Royaume, on a envie de suivre le Christ qui va monter le jour de l'Ascension jusqu'à la droite du Père.

Dom Gregory Dix, un liturgiste anglais, dans un livre remarquable qui s'appelle *The Shape of the Liturgy*, a cette phrase merveilleuse où il dit que « la liturgie eucharistique est le geste éternel que fait le Fils à son Père, en passant au milieu de son peuple pour le conduire vers son Royaume. » Le premier geste du Christ, « Il prit », est donc signifié par la procession d'offertoire.

J'insiste sur cette notion d'offrande, qui s'est un peu estompée dans les célébrations protestantes principalement, mais catholiques également, alors que, dès la fin du 1^{er} siècle, lorsque Clément de Rome écrit aux chrétiens de Corinthe et qu'il parle des anciens, des *presbiteroi*, ce qui donne le mot français « prêtres », il les décrit comme « ceux qui offrent les dons ».

Le chant des chérubins et la grande entrée

Ne nous soucions plus, ne soyons plus là à nous dire : « Qu'allons-nous manger ou boire demain, de quoi allons-nous nous vêtir ? Comment allons-nous nous tirer d'affaire ? » Faisons confiance à notre Créateur, déposons à ses pieds tous les soucis de ce monde et laissons-Lui en le soin. « Cherchez le Royaume de Dieu et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Nous n'allons pas entrer dans la célébration liturgique en nous demandant : « Mon Dieu, comment vais-je terminer le mois ? Mes allocations ne sont pas encore rentrées, j'ai le loyer à payer, le crédit de la machine à laver, comment vais-je m'en tirer ? » Déposons tout cela avec confiance aux pieds du Seigneur pour être libres, libres d'accueillir le Roi de toutes choses « invisiblement escorté par les légions des anges ». Lorsque le Roi de gloire fait son entrée, toutes les légions d'anges sont invisiblement présentes, c'est pourquoi dans certaines paroisses les enfants de chœurs portent des étendards avec les ailes des séraphins pour bien signifier qu'au moment de la grande entrée, les anges accompagnent le Roi de gloire et célèbrent avec Lui.

Ce chant des chérubins est donc essentiel : on n'ignore pas les soucis de ce monde, mais on n'en fait pas un sujet d'angoisse ou d'inquiétude. « Dieu pourvoira », comme a dit Abraham à Isaac lorsque celui-ci portait sur son dos le bois pour le bûcher et qu'il dit à son père : « Mon père, je vois le couteau, tu le tiens à la main pour immoler la victime, je vois la torche de feu pour enflammer le bois, je vois le bûcher, je l'ai sur le dos, mais où est la victime ? » Au dernier moment, il y aura le bélier dans le buisson et Dieu pourvoira. L'hymne des chérubins est cet acte de confiance en la providence divine : « Dieu pourvoira » donc nous n'avons plus besoin de nous faire du souci, nous pouvons donner tout notre cœur et notre esprit à l'accueil du Seigneur que nous allons recevoir.

La présentation des dons à Dieu

Enfin, l'offrande suprême qui, dans la liturgie, est la fonction propre de l'évêque, est de présenter ces dons à Dieu. L'évêque présente à Dieu les « signes du corps et du sang du Christ » (je cite la liturgie de saint Basile), le pain et le vin, lors de ce que l'on appelle l'élévation dans la liturgie romaine. Il offre à Dieu l'offrande des fidèles en disant : « Tes dons que nous prenons parmi tes dons, nous

Te les offrons, en tout et pour tout. » Dans toute la tradition liturgique, depuis l'Antiquité, après avoir fait mention des paroles du Christ, après avoir fait mémoire de la mort, de la Résurrection, de l'Ascension, du siège à la droite et du deuxième Avènement du Christ, après cela, le pain et le vin, offrande de l'Église, sont élevés – c'est le sens du mot « anaphore » – ils sont offerts – c'est le sens du mot « oblation » – à Dieu. Cette élévation, à l'origine et aujourd'hui encore, est un geste suprême d'oblation, d'offrande, d'anaphore. C'est le point culminant de l'action de l'Église qui offre.

C'est donc une offrande en trois étapes qui va être présentée à Dieu : l'Église, c'est-à-dire les fidèles, les diacres, les prêtres, l'évêque, offrent à Dieu ce qu'ils peuvent : le pain, le vin, leur propre personne.

Nature de l'offrande liturgique

Attention au mot « sacrifice ». Si je me réfère aux paroles de la liturgie de saint Basile et de saint Jean Chrysostome, le sacrifice est pris dans le sens d'une offrande, c'est-à-dire d'un don. Dans la liturgie, nous faisons allusion au sacrifice d'Abel. En quoi consiste-t-il et quel aurait pu être le sacrifice de Caïn s'il avait été agréé ? Il offrait les fruits, la création. L'un offrait ses brebis, l'autre offrait le produit de ses arbres. C'est un don, il ne s'agissait pas de tuer, mais de faire un cadeau à Dieu. Le sacrifice est une offrande à Dieu, une action de grâce. Il ne s'agit pas d'un bouc émissaire que l'on tue pour satisfaire une justice ! J'aime mieux le terme « propitiation. » Dans la liturgie de saint Basile, nous demandons que notre offrande soit agréé comme celle d'Abel, d'Abraham, de Samuel... Il y a l'idée de don.

Qu'offrons-nous à Dieu, dans la liturgie eucharistique ? Il y a là une nuance liturgique très importante. Dans la liturgie de saint Basile, il est dit : « Nous T'offrons les signes du corps et du sang de ton Christ », c'est-à-dire du pain et du vin. Nous n'offrons pas à Dieu dans la liturgie le corps et le sang du Christ, nous offrons le pain et le vin que Dieu agréera en les changeant en corps et en sang de son Christ. Le Christ offre son corps et son sang, mais nous n'offrons que du pain et du vin.

J'ai été frappé par le fait que, dans la traduction que les uniates ont fait de la liturgie de saint Basile, ils ont ajouté au mot « signe », un mot qui n'est pas dans le texte originel, celui de « réalité ». Le traducteur a été prisonnier du concile de Trente qui avait localisé dans le temps le changement du pain et du vin aux paroles d'institution : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Pour préserver cette idée-là, il fallait que ce qui est offert – l'offrande ayant lieu après les paroles d'institution dans la liturgie de saint Basile – soit le corps et le sang du Christ. Or, cela n'est pas le cas : ce sont le pain et le vin qui sont offerts, qui deviendront corps et sang du Christ par la prière au Saint Esprit qui suivra. L'Église offre donc du pain et du vin et non pas le corps et le sang du Christ. Cela est très important : ce n'est pas le sacrifice du Christ, que nous offrons, mais nous faisons don à Dieu du pain et du

vin. Dans sa bonté, Il agrée notre offrande et nous donne en échange son corps, son sang, sa vie éternelle.

C'est un sacrifice de louange. En offrant le pain et le vin, nous nous offrons nous-mêmes avec, parce que ce pain et ce vin représentent aussi tout le travail du cultivateur et du vigneron. C'est donc une offrande que nous faisons de nous-mêmes, de toute notre vie. Il est nécessaire de se rendre compte de ce que cela représente pour un vigneron ou un cultivateur, qui passe sa vie à labourer, à semer, à cultiver. Lorsqu'il offre le pain et le vin, c'est sa vie toute entière, toute sa personne, qu'il offre. Il faut bien prendre ce mot « sacrifice » dans le sens d'offrande et non d'immolation. L'offrande est joyeuse.

La notion de mérite n'est pas quelque chose que l'on rencontre chez les Pères, ni dans la liturgie orthodoxe. Dans la liturgie de saint Basile, le prêtre dit : « Car nous n'avons rien fait de bon. » Nous n'avons rien que nous puissions offrir de nos mérites, nous n'avons aucun mérite. Un serviteur n'a aucun mérite à faire son travail.

2. La prière eucharistique

On arrive ensuite au deuxième acte : « Il remercia ». C'est la prière eucharistique proprement dite – « remerciement » en grec se dit *eucharistia*. N'oublions jamais, donc, que la divine liturgie est essentiellement un acte de remerciement. Cet acte, cette prière eucharistique ou anaphore, selon les termes que l'on emploie, va se faire en trois parties.

Si nous avons recours à la Mishna – l'ensemble de textes contenant la tradition juive orale – nous savons comment le chef de famille juive remerciait : il faisait eucharistie par une triple prière, que l'on appelle aussi *Berakoth*. Dans la première prière, il remerciait Dieu pour l'œuvre de la création. Suivait une deuxième prière de remerciement pour le salut du peuple juif, la sortie d'Égypte et le passage de la Mer rouge c'est-à-dire la Pâque juive, puis une troisième prière où il demandait à Dieu de hâter la venue du Royaume, la venue du Messie. Ces trois prières de bénédiction de repas seront reprises par les liturgies eucharistiques chrétiennes. Tout naturellement, cette triple structure de la prière de remerciement va devenir, avec les apôtres, un remerciement trinitaire.

Le remerciement au Père

La première partie de la prière sera conservée à peu près telle quelle : remerciement à Dieu pour la création, qui sera spécifiquement adressée au Père. Cette prière débouche sur une louange au Dieu en trois Personnes et se termine en se joignant aux anges, aux chérubins et aux séraphins qui louent le Dieu trinitaire par le chant du Sanctus. Nous nous unissons dans la liturgie aux anges pour célébrer le mystère divin. Par la liturgie, nous ne nous contentons pas de découvrir ce mystère, nous adorons le Dieu en trois Personnes.

La contemplation est un élément essentiel de la liturgie où l'on rend gloire au Dieu trois fois saint. C'est peut-être le seul acte vraiment désintéressé de

notre vie, parce que quand nous prions nous sommes rarement désintéressés, nous demandons souvent quelque chose pour nous, tandis que pendant la liturgie nous adorons Dieu pour sa sainteté et nous disons simplement : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur Sabaoth ! »

Combien le monde actuel a besoin de retrouver le sens de la louange désintéressée ! Savoir simplement, sans rien demander, dire à Dieu que nous adorons sa triple sainteté, le Dieu trois fois saint, Père, Fils et Saint Esprit. Savoir dire : « Mon Dieu », comme ce saint dont la seule parole était celle de Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ». Aussitôt après le sanctus, nous abordons la deuxième partie de la prière.

Le remerciement pour l'œuvre de salut du Fils

Le remerciement juif pour la sortie d'Égypte deviendra un remerciement pour toute l'œuvre de rédemption du Christ, c'est-à-dire du Fils. Après avoir remercié le Père pour la création, comment ne pas le remercier de nous avoir donné son Fils unique ? C'est là que, tout naturellement, se situe le récit de l'institution. Après avoir cité les paroles du Christ qui se terminent par : « Faites ceci en mémoire de Moi, car [je cite saint Paul] chaque fois que vous ferez ceci, vous annoncez ma mort⁷ [et la Tradition ajoute], vous proclamez ma Résurrection », nous allons faire anamnèse de la mort du Christ, de sa Résurrection, de son Ascension, de sa session à la droite du Père, de son deuxième et glorieux Avènement. Les Latins, qui sont très rationalistes, disent dans cette prière d'anamnèse : « ...et anticipant ton deuxième Avènement », se replaçant ainsi dans le temps des hommes, tandis que les liturgies orthodoxes prennent toute l'œuvre du Christ de façon globale, transcendant le temps. Dans toutes les liturgies syriennes, en effet, on fait simultanément mémoire de ce que le Christ a fait pour nous et de ce qu'il est en train de faire, son siège à la droite du Père « d'où Il intercède sans cesse pour nous »⁸ et de ce qu'Il va faire, le deuxième Avènement.

L'œuvre de rédemption du Christ est un tout qui va de l'alpha à l'oméga. Nous faisons mémoire de tout cela non pas seulement en paroles mais aussi en actes : « Faites ceci en mémoire de Moi. » Qu'allons-nous faire comme acte ? En mémoire de l'offrande du Christ sur la Croix pour nous, nous allons offrir à Dieu ce qu'Il a lui-même choisi pour représenter son corps offert sur la Croix et son sang répandu, le pain et le vin. Dans les liturgies orthodoxes, à ce moment-là, le prêtre, croisant les mains, prend le calice et la patène et élève les saints dons en disant : « Tes dons, que nous prenons parmi tes dons, nous Te les offrons, en tout et pour tout. »

Dans la liturgie romaine, en particulier dans le rite pré-conciliaire, c'était le moment de l'élévation, encore pratiquée dans le nouveau rite. Ce n'est pas une présentation du pain et du vin consacrés en vue de l'adoration, mais plutôt le grand geste d'offrande. On retrouve dans la liturgie romaine, comme dans toutes les autres, cette parole : « Nous T'offrons ». Le Christ a offert son corps et son sang, l'Église offre le pain et le vin, toute la création, tous les fidèles, et les présente à Dieu. Pourquoi les présente-t-elle ? Pour que Dieu le Père envoie sur ce pain et ce

vin son Saint Esprit et les change en corps et en sang de son Christ. Ce sera la prière d'épiclèse.

Je vous rappelle la figure de ce miracle dans l'Ancienne Alliance : lorsque le prophète Élie entre en concurrence avec les prêtres de Baal et qu'il demande que l'on dresse sur le bûcher une offrande de taureaux, il arrose ensuite à trois reprises le bûcher d'eau pour bien montrer qu'il n'y aura aucune cause naturelle à la mise à feu de l'offrande. Enfin il invoque le Dieu Saint et Dieu envoie sur l'offrande le feu du ciel qui va lamper l'eau et consumer toute l'offrande.⁹ Ce feu du ciel ne préfigure-t-il pas le Saint Esprit qui vient aujourd'hui consumer l'offrande de pain et de vin que fait l'Église ? Saint Jean Baptiste disait : « Celui qui viendra après moi vous baptisera dans l'Esprit Saint et le feu. »¹⁰ Le jour de la Pentecôte, l'Esprit Saint n'est-Il pas descendu sous forme de langues de feu ? Le feu est donc bien le symbole de la descente du Saint Esprit.

La prière au Saint Esprit : l'épiclèse

L'invocation au Saint Esprit correspond à la troisième partie de la prière juive, pour la venue du Royaume. Dans la liturgie, le monde va devenir Royaume. Le président se met alors à genoux et dit au nom du peuple, dans la liturgie de saint Jean Chrysostome : « Nous Te demandons, nous Te prions et nous Te supplions, envoie sur nous et sur ces dons ton Saint Esprit, afin qu'Il fasse de ce pain le corps de ton Christ... » et le peuple répond : « Amen », « ...et de ce qui est dans ce calice, le sang précieux de ton Christ... », le peuple répond : « Amen », « ...en les changeant par ton Esprit Saint... », le peuple répond trois fois : « Amen, amen, amen ! », « ...afin qu'ils deviennent, pour ceux qui les reçoivent, sobriété de l'âme, rémission des péchés, plénitude du Royaume des Cieux, communion de ton Saint Esprit. »

C'est la « consécration ». Le Saint Esprit va ainsi confirmer la parole du Fils qui a dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », Il va rendre actuelle cette parole en changeant le pain et le vin en corps et sang du Christ, en changeant ceux qui vont y participer en membres du corps du Christ !

C'est le mouvement descendant. Dieu, ayant agréé l'offrande de l'Église, envoie sur elle le feu divin et l'Esprit descend sur le pain et le vin pour en faire le corps et le sang du Christ.

Cette prière d'épiclèse est faite sur les dons, mais avec comme finalité la transformation des communicants, des fidèles. Nous prions pour que le pain et le vin deviennent corps et sang du Christ, pour que ceux qui vont y communier reçoivent le pardon des péchés. Les fidèles communient au Saint Esprit et reçoivent la plénitude du Royaume des Cieux. Tous les fidèles vont être changés en corps du Christ.

Le gage du Royaume qui nous est donné n'est-il pas justement le corps et le sang de notre Christ ? Ne communions-nous pas « pour la plénitude du Royaume des Cieux » ? N'est-ce pas la communion du Saint Esprit qui est par excellence le gage du Royaume ?

C'est vraiment le Royaume de Dieu dans sa plénitude, que nous allons recevoir par la communion, « ...afin que nous tous qui communions à cet unique calice, nous communions en un seul Esprit », dit la liturgie de saint Basile, en d'autres mots, afin que nous devenions Église. En communiant à l'unique corps du Christ, à l'unique Esprit Saint, nous devenons ce corps du Christ. Nous devenons un seul corps, tous un en Christ comme le Père et le Fils sont Un. Par le miracle de la descente du Saint Esprit sur les dons et sur nous, nous allons être intégrés en l'unique corps du Christ, nous allons, nous, les flocons de farine, être unis comme la farine par l'eau, par un seul Saint Esprit, en un seul pain (l'image est de saint Irénée), le corps du Christ, l'Église.

C'est dans le mystère eucharistique que nous allons devenir Église, c'est là que, unis au Christ, nous recevons le Saint Esprit et que, par conséquent, nous entrons dans le mystère divin, non plus connu intellectuellement, comme dans l'Évangile, mais vécu dans le mystère et la communion qui sera à la fois notre union avec le Christ dans son corps et par conséquent aussi notre union avec les frères. Il y a toujours simultanément la dimension horizontale : mes frères et moi, avec la dimension verticale : le Christ et moi. Par conséquent, tout naturellement, cette prière pour que le Saint Esprit fasse de nous, en cimentant notre union, le corps du Christ, ouvre sur la prière pour l'Église.

Cette prière pour l'union n'est pas simplement pour que tous les vivants soient réunis en un seul corps, mais pour notre union aussi avec tous ceux qui sont morts dans la foi, dans l'espérance de la Résurrection. Ce sera en même temps le memento des morts et celui des vivants. De même que, dans le Credo, la confession de notre foi au Saint Esprit débouche sur la confession de notre foi dans l'Église, de même dans la liturgie eucharistique l'invocation au Saint Esprit débouche sur la prière pour l'Église. Nous retrouvons le même schéma trinitaire que dans le Credo, où nous confessons d'abord notre foi au Père, puis au Fils, puis au Saint Esprit et à l'Église. De même dans l'eucharistie, nous remercions d'abord le Père, nous évoquons ensuite l'œuvre du Fils, nous invoquons enfin le Saint Esprit sur toute l'Église pour qu'elle soit unie au Christ, en vue d'accueillir la plénitude du Royaume.

Entendre les prières eucharistiques

Les liturgistes sont unanimes pour dire qu'il y a une aberration à faire les prières eucharistiques à voix basse. Une *novelle* de Justinien demande au clergé de ne pas se laisser aller à dire ces prières à voix basses, c'est dire si la déformation a déjà commencé à cette époque. Elle s'explique très bien : c'est la période où l'on a construit les grandes basiliques, où les foules avaient été baptisé, où le grec parlé commençait à être en décalage avec le grec liturgique. Imaginez que vous êtes un célébrant dans une grande basilique justinienne, sans micro avec une grande foule, que vous célébrez la liturgie de saint Basile et que vous lisez à haute voix cette magnifique anaphore. Pendant que vous essayez de lire assez fort malgré peut-être votre âge et votre petit volume de voix pour atteindre tout le monde au fond de l'immense basilique, la foule n'entend guère – le grec de saint Basile est déjà à

moitié incompréhensible à la grande masse du peuple – et vous sentez que les gens commencent à remuer, à se parler, alors vous allez faire signe à la chorale d'entamer le chant. Je pense personnellement – et c'est une interprétation tout à fait subjective – que les choses ont commencé ainsi, tandis que les siècles précédents où les liturgies se faisaient même à domicile, donc devant une petite assistance, tout le monde pouvait participer ou écouter.

Nous disons au cours de la liturgie : « Nous te rendons grâce pour cette liturgie que Tu as daigné recevoir de nos mains, bien que Tu ais pour Te servir des milliers d'archanges et des myriades d'anges, chérubins et séraphins à six ailes, aux yeux nombreux, volant dans les hauteurs élevées, chantant, criant, clamant l'hymne triomphale et disant : "Saint, saint, saint le Seigneur Sabbaoth" ». Cela se comprend, cela se tient. On est arrivé à cette aberration où – c'est une chose que je n'ai jamais pu faire – après que le peuple ait chanté : « Il est digne et juste... », le prêtre crie soudain : « ...chantant, criant, clamant l'hymne triomphale... » sans que personne ne puisse comprendre qui chante et qui clame, on prend alors les gens pour des imbéciles !

Pour ma part j'ai toujours dit cette prière d'anaphore à voix haute, rejoignant par là la Tradition de l'Église ancienne, me conformant à l'enseignement de mon professeur de liturgie à la faculté de théologie d'Athènes, le professeur Trembelas. Simultanément, dans beaucoup de pays orthodoxes ainsi qu'en France, dans plusieurs paroisses, la même chose s'est faite. Petit-à-petit, cette coutume fera tâche d'huile et cette réforme se généralisera, parce que le contraire est vraiment trop aberrant. À nous de commencer, balayons devant nos propres portes, nous sommes responsables de nos paroisses où nous pouvons exercer une influence directe.

Quand j'étais étudiant de théologie en Grèce, il y avait déjà un combat acharné sur cette question, les deux clans se disputaient. Il ne faut donc pas aller trop fort dans les remises en question, mais progressivement pour ne pas créer de division. Je me souviens que dans ma propre paroisse, j'ai commencé par dire à haute voix la première partie de la prière : « Il est digne et juste... », mais pas la totalité de l'anaphore. Puis j'en suis venu, petit-à-petit, à dire tout à haute voix. Il s'agit d'habituer les gens.

3. Fraction et communion

Après l'épiclese, la prière eucharistique débouche sur le Notre Père. Les enfants de Dieu rassemblés récitent la prière du Seigneur, qui introduit la troisième partie : la fraction. À ce moment-là, le célébrant, prenant avec crainte et tremblement ce que nous appelons l'Agneau, c'est-à-dire le pain consacré, dit : « Les saints dons pour ceux qui sont saints. » Le peuple répond en chantant : « Un seul est saint, un seul est Seigneur, Jésus Christ, pour la gloire de Dieu le Père. » En d'autres termes, le célébrant dit aux fidèles : « Pour recevoir les saints dons, vous devez être saints » et les fidèles répondent : « Nous ne sommes pas saints, il n'y a que le Christ qui soit saint. »

Le troisième acte du Christ, « Il rompit », sera la fraction, c'est-à-dire que « le pain remercié » (je cite saint Justin du II^e siècle : il parle du pain « remercié », du pain « eucharistifié » – objet du remerciement) va être rompu pour que l'on puisse le partager. Le prêtre rompt donc l'unique pain pour le mettre dans le calice. Remarquez ce symbole, ce n'est qu'un symbole mais il est très important : tous les fidèles vont communier au même pain, un seul pain, un seul Seigneur. Ils vont tous être rassemblés dans la participation à cet unique pain et cet unique calice.

C'est une chose qui me surprend, quand j'assiste à une liturgie romaine, de voir le célébrant fractionner l'hostie, puis donner aux fidèles la communion avec d'autres hosties qu'il prend dans le tabernacle. Je me dis alors : « Pourquoi a-t-il été fractionné, pourquoi rompre le pain si ce n'est pour le donner ? Pourquoi prendre des hosties séparées dans le tabernacle ? À quoi sert alors la fraction ? » La fraction montre justement que nous allons tous communier d'un seul pain, que c'est un seul pain qui va être partagé entre tous les fidèles, que tous vont participer à l'unique Christ. Vous me direz que ce n'est qu'un symbole mais qui me semble néanmoins important.

La communion

Ce pain va donc être mis dans le calice. Il n'y aura aussi qu'un seul calice, pour le quatrième acte : la communion. Les fidèles communient donc au même pain et au même calice, sous deux espèces. Nous ne pouvons pas concevoir que l'on puisse ne communier qu'au saint pain ou qu'au saint vin. L'usage actuel de la communion se fait avec une cuillère, mais ce n'est pas l'usage antique. Saint Cyrille de Jérusalem, dans sa catéchèse du IV^e siècle, atteste qu'à l'époque les laïcs communiaient comme le clergé actuellement, c'est-à-dire que la foule avançait avec les mains croisées pour recevoir le pain consacré, puis qu'ils buvaient au calice. Aujourd'hui, pour des raisons pratiques, la communion est donnée avec une cuillère où le pain et le vin sont mélangés.

Cette cuillère est appelée en grec *lavis*, qui signifie « pincette ». C'est le mot employé dans le livre du prophète Isaïe, pour désigner la pincette que prit l'archange afin de déposer le charbon ardent sur la bouche du prophète, lorsqu'il lui dit : « Sois pur ». Vous vous souvenez de l'incident : au moment de l'appel du prophète Isaïe, dans le temple, il voit la gloire de Dieu, il entend le chant des séraphins, des brûlants : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur Sabaoth ». Alors, il s'écrie : « Malheur à moi qui suis un homme aux lèvres impures car j'ai vu la gloire de Dieu. » Alors, l'ange lui dit : « Sois pur » et il prend un charbon ardent qu'il pose sur les lèvres d'Isaïe et cela le consacrera comme prophète.¹¹ La communion, c'est ce charbon ardent qui va être posé sur les lèvres des fidèles, avec la cuillère qui recevra le nom de ces pincettes qu'avait utilisées l'ange.

Après la fraction, l'évêque (je fais référence à la liturgie épiscopale qui est la liturgie modèle) va donc donner : « Ayant rompu, Il donna... » Le mouvement descendant continue, il donne le pain et le vin eucharistifiés, le corps et le sang du Christ, aux prêtres et aux diacres dans le sanctuaire. Ensuite, les diacres portent le

calice pour faire communier les fidèles. Le mouvement descendant se poursuit toujours : les fidèles, désormais corps du Christ, porteurs du Christ, vont aller vers le monde.

C'est du monde qu'étaient venus le pain et le vin, c'est toute la création qui était représentée en eux, offerts par les fidèles, portés par les diacres à l'évêque, offerts par l'évêque offrant non seulement l'Église mais finalement la création toute entière. Le Saint-Esprit descend, change cette création en corps du Christ, plénitude cosmique du Ressuscité, ce corps est ensuite donné aux prêtres, aux diacres, aux fidèles et ces fidèles transfigurés par le corps du Christ sortent dans le monde. C'est ainsi toute la création qui petit-à-petit doit être ensuite transfiguré.

Dans toutes les prières qui précèdent la communion, on évoque la parabole du banquet du Royaume, celle des noces, concernant cette entrée dans le Royaume de Dieu, cette participation au banquet céleste qui aura lieu lors de la deuxième venue du Christ. Lorsque nous entrerons dans la salle des noces, si Dieu veut, avec les vierges sages, nous participerons au banquet des noces du Roi en portant notre vêtement de noce, pour ne pas être jeté dehors. Avant de communier, il est bon d'évoquer ce cantique que nous chantons pendant la Semaine sainte : « Je vois Seigneur ta chambre de noces toute parée, toute illuminée, et je n'ai pas le vêtement de noces pour y pénétrer. Illumine donc le vêtement de mon âme, ô Toi qui donnes la lumière, et sauve-moi ! »

Nous demandons que le Saint Esprit allume la petite lampe de nos cœurs éteints, qu'Il nous illumine par son Saint Esprit pour nous donner le vêtement de noces et que nous osions nous approcher du Royaume de Dieu, du banquet céleste. Nous recevons le charbon ardent qui brûle les indignes, il est terrible et merveilleux de recevoir le corps et le sang du Christ. Saint Théodore studite dit que, pour notre honte, on ne devrait jamais communier sans pleurer. Si nous étions vraiment conscients de ce que nous faisons lorsque nous communions, comme saint Nectaire, nous ne pourrions célébrer la divine liturgie sans pleurer. Malheureusement, nous les prêtres, ainsi que les évêques, nous sommes en général inconscients de la grandeur et de la sainteté redoutable du mystère du Christ qui donne son corps et son sang, qui donne sa vie pour que nous recevions la vie.

L'anamnèse des actes du Christ qui a précédé la communion devient réalité actuelle : c'est extraordinaire ! La mort et la Résurrection du Christ, nous les avons commémorées pour que le Saint Esprit nous amène au pied de la Croix, au bord de la tombe d'où sort le Christ ressuscité. À travers deux mille ans, le Saint Esprit rend actuel le sacrifice du Christ, pour le pardon de nos péchés, la communion du Saint Esprit, la plénitude du Royaume de Dieu. En même temps, comme nous communions ensemble, nous nous unissons non seulement au Christ, mais à tous les frères qui communient avec nous, avec tous ceux qui ont communiqué en Christ depuis la fondation de l'Église, et même avec les prophètes, nous devenons Église. La liturgie est ainsi le laboratoire de l'Église, le lieu où le monde devient Royaume, où les fidèles deviennent membres du corps du Christ, prêts à accueillir l'Époux lorsqu'Il viendra.

Ensuite nous disons : « Allons en paix », nous allons vers le monde en portant le corps et le sang du Christ en nous. Nous ne pouvons plus être les mêmes lorsque nous sommes devenus christophores, porteurs du Christ. La semaine, le travail, les loisirs, doivent être marqués par ce moment. Le jeune homme qui va aller à une surprise-party pendant la semaine ne pourra pas oublier pendant qu'il danse qu'il porte le corps et le sang du Christ en lui. Le commerçant qui pèse ses marchandises ne peut pas oublier qu'il est membre du corps du Christ et qu'il doit ajouter un peu de marchandise en plus dans la balance pour être sûr qu'il donnera plutôt plus que le bon poids et certainement pas moins. Le communiant est témoin du Christ dans le monde, dans son travail, dans ses loisirs et en même temps se prépare ainsi à la communion du dimanche suivant.

Chaque communion doit être une conversion. La transformation du pain et du vin par le Saint Esprit s'accompagne de la transformation réelle, avec la libre collaboration de l'homme, de notre personne, de notre psychologie, mais aussi de notre communauté. Avant de communier, nous nous sommes demandés pardon, c'est donc le mystère de la réconciliation entre les frères qui transforme les relations sociales. Toute communauté a ses problèmes, ses disputes. Là où il n'y a pas de disputes, il n'y a pas d'amour, les couples le savent bien ; mais les chrétiens dépassent justement ces disputes et les conduisent jusqu'à la réconciliation de l'unité.

La communion va souder la communauté, elle ne va pas supprimer les disputes, mais les surmonter, elle va transformer une communauté de personnes de classes, de langues, de milieux, d'origines, de races différentes, de gens qui ont toutes les diversités humaines et les querelles qui s'en suivent, pour les réconcilier, les rendre membres du corps du Christ, Royaume de Dieu.

L'eucharistie, laboratoire de l'Église

L'eucharistie est ainsi le laboratoire de l'Église. Elle nous fait entrer dans la vie trinitaire, que nous voyons révélée en particulier dans l'Évangile de saint Jean, à laquelle nous participons de façon réelle dans le mystère eucharistique. C'est pourquoi, dès que nous avons communié, nous disons : « Ayant contemplé la Résurrection du Christ... », parce que c'est par la communion que nous entrons dans le Corps du Christ ressuscité et en même temps nous y découvrons la lumière de l'Esprit.

La liturgie est ainsi le lieu où le monde est transformé en Royaume. Tout vient du monde, mais tout retourne au monde, tout a été sanctifié par l'Esprit et transformé en corps du Christ. Nous retrouvons ici ce qui est dit dans l'Épître aux Colossiens : la transformation de la totalité de la création en corps du Christ pour qu'Il puisse tout présenter à son Père et « qu'Il soit tout en tout. »¹²

Au fond, nous nous trouvons, lorsque nous communions, exactement dans la même situation que les deux disciples d'Emmaüs dès qu'ils virent le Ressuscité. Il disparut, ils n'avaient plus besoin de le voir, ils avaient le pain dans les mains, ils communiaient. Il leur donne le pain et Il disparaît. Nous, nous avons le pain et

nous contemplons le Ressuscité, c'est là que nous sommes unis dans la communion du Saint Esprit et que nous avons cette lumière qui nous permet de contempler la Résurrection du Christ et, à travers elle, de connaître le Père.

Donc, par une anaphore trinitaire débouchant sur la communion, nous entrons nous-mêmes dans le mystère trinitaire.

NOTES

1. Cf. Lc 24, 13-35.
2. Ceci correspond à l'office de la proscomédie, célébré par le prêtre avant le début de la liturgie.
3. Jn 19, 35.
4. Cf. 1 Cor 10, 4.
5. Cf. Rom 8, 22-23.
6. Lc 23, 42.
7. 1 Cor 11, 24-25.
8. Cf. Hb 8, 1.
9. 1 R 18, 20-40.
10. Lc 3, 16.
11. Cf. Is 6, 1-6.
12. Cf. Col 1, 18-19.